

Eraspublica N°3

le journal des étudiant.e.s en erasmus

“Féminisme”

Dans cette troisième édition, découvrez les différentes formes et facettes de la lutte féministe à travers nos destinations.



Mars - Avril 2024

Sommaire

3 Allemagne

L'ode au féminisme des squats berlinois

6 Royaume-Uni

Féminisme dans le milieu universitaire: entretien avec les associations étudiantes qui sensibilisent tout un campus

19 Mexique

Récit d'une marche pour les Droits des Femmes à Guadalajara

23 Mediathèque

Sélection d'œuvres en relations avec la cause du féminisme

24 "Le petit mot de"

Pierre vous partage ses résolutions

Thématique

"Féminisme"

“

Le 8 mars est de ces dates de mémoires, une de ces occasions d'arrêter son quotidien et de s'interroger.

Partout autour du monde, chaque culture s'exprime à sa manière pour la journée internationale des droits des femmes. Que l'on offre des fleurs comme en Europe de l'Est, une tradition héritée de l'union soviétique. Ou que l'on descende dans la rue, l'idée sous-jacente est la même : commémorer les droits acquis et se battre pour le chemin de l'égalité.

Cette édition printanière de l'Eraspublica s'intéresse à ces femmes et à leurs combats pour l'égalité et la sécurité. Depuis Exeter au Royaume-Uni Pierre et Salomé nous présentent au travers d'un entretien les acteur.e.s du mouvement féministe en milieu universitaire tandis qu'Aziliz en mobilité à Berlin choisi de revenir sur le féminisme dans les squats, ces tiers-lieux bien souvent lieu d'expérimentations sociétale alternatives. Enfin outre atlantique Matias nous fait part de son témoignage de la manifestation pour les droits des femmes à Guadalajara. ■

Guillaume Pépin
rédacteur, depuis Riga

”

Allemagne

L'ode au féminisme des squats berlinois

À votre avis, pourquoi je suis venue à Berlin ? Pas seulement pour ses bières ou la techno... la capitale allemande cache bien d'autres trésors, que je comptais trouver dans sa culture alternative. C'est vrai, Berlin est connu pour être un îlot unique au milieu d'une Allemagne totalement intégrée dans une culture libérale : finalement, il reste un peu de l'Est à Berlin, et ça se sent.

Le squat, c'est la subversion par excellence, c'est la réappropriation de l'espace, bref c'est la création d'un lieu alternatif. Pas étonnant pour moi donc de découvrir que la culture du squat est très forte à Berlin, et, dans une certaine mesure, moins criminalisée qu'en France. Mais ce qui attise davantage ma curiosité encore c'est le rôle que les femmes (comme par hasard...) semblent jouer dans la création de ce réseau de squats alternatifs.

La longue culture du squat à Berlin

Le mouvement squat se renforce dans les années 1980, à Berlin Ouest, notamment dans le quartier de Kreuzberg, qui garde encore aujourd'hui une culture «underground» très développée. Dans ce contexte de séparation de la ville (du pays et même du monde) en deux, Berlin Ouest est fouetté par des projets de rénovations et reconstruction du parc immobilier.

(Et oui, à ma grande surprise, Berlin Ouest n'était pas ce que l'on peut qualifier de paradis sur terre mais plutôt de paradis fiscal pour les propriétaires, qui spéculaient à foison). Forcément, les habitants s'indignent, et certains s'organisent : les squatteurs demandent l'obtention de baux légaux pour la rénovation des maisons occupées.

Parmi ces squatteurs... des squatteuses ! Des squats non-mixtes sont montés par des militantes féministes issues de la mouvance alternative autonome et libertaire allemande, avec pour but de créer des espaces d'habitat autonome. Je découvre aussi un autre mouvement, les «instandsetzen-innen», occupantes-réhabilitatrices, ayant pour promesse, au delà d'un simple squat, de remettre en état l'habitat qu'elles occupent. Oui oui, c'est un peu le bricolage comme contestation. Contester c'est bricoler... Des supers slogans. Certaines obtiennent la légalisation de leur habitat, mais la plupart sont frappées par la vague d'expulsion lancée à la fin de l'automne 1984.

Fort heureusement pour nous et notre héritage, la chute du Mur relance le mouvement squat à Berlin, qui a été affaibli par les violentes expulsions dont se rend spécialiste le gouvernement de Berlin Ouest... La chute du Mur, c'est permettre à des milliers de personnes vivant à l'est de partir vivre à l'ouest, et que laissent-ils derrière eux ? Des milliers de logements vides.

Des centaines d'autonomes et libertaires prennent possession de ces lieux, qui deviennent des clubs de techno clandestins, des ateliers d'art, ou une expérimentation d'un autre habitat. Libre, alternatif et tereeeelllement Berlinois.

Une avenue devient le symbole de cette culture alternative : la Mainzerstraße, avec plus de 12 maisons occupées ! Et parmi elles... toujours la même histoire : la culture féministe fait (évidemment) parti du mouvement. Une maison non-mixte réservée aux femmes lesbiennes dynamise le quartier grâce à son bar et son garage collectif. Son expulsion, en novembre 1990, marque seulement le début de nombreuses occupations féministes, certaines sont même pérennisées par l'obtention de baux. C'est le cas de la Hexenhaus, la maison des sorcières, occupées depuis 1981, et encore aujourd'hui seulement par des femmes lesbiennes.



La Hexenhaus, ou "Maison des sorcières", en 1981

L'habitat : une fatale aliénation ?

Habiter un lieu c'est contribuer aux inégalités hommes femmes (forcément, comme tous les lieux, qu'ils soient publics ou privés, et oui le patriarcat est partout!), ou plus particulièrement c'est contraindre la femme à un certain rôle de genre. Encore une fois, la femme dans son lieu de vie est asservie et discriminée. Les femmes sont en première ligne en ce qui concerne le logement, et dans le cas de Berlin, la rénovation urbaine. En effet, au-delà de s'occuper seule de l'espace de logement, elle porte la souffrance du délitement des relations de quartier provoqué par la spéculation.

Créer un espace de vie alternatif paraît donc tout à fait pertinent et intelligent, le squat devenant ainsi un outil de remise en question des rapports de genre. C'est aussi simple et enthousiasmant que cela : des femmes s'octroient le droit d'avoir un espace de vie à elles et pour elles, qui s'organisent en marge de la société... en marge des hommes. Pour moi, ces expériences féministes sont une véritable mine d'or.

Pour moi, absolument tout, dans ces habitats alternatifs, est instructif de vérité (j'exagère à peine). Avec pour but d'abolir toutes les formes de dominations présentes dans les foyers, les squats féministes instaurent, ou déconstruisent, des règles et un rythme de vie. Ce qui revient le plus souvent au fil de mes recherches est la notion d'autonomie, de faire soi-même (et ne pas se faire marcher dessus par un mec qui prendrait le pouvoir sur une situation, type débat, ou sur une tâche, type du bricolage). L'idée c'est de faire ensemble, en partageant les tâches et en mutualisant les compétences, mais à son rythme. C'est une réelle appropriation féministe de son corps et de son esprit.

Une organisation collective émancipatrice

Mais, à quoi ressemble la vie dans un squat féministe ? Pour essayer de vous représenter au mieux le fonctionnement, je vais prendre l'exemple de l'occupation de la maison située à la Liebigstraße 34, devenue un symbole de la scène radicale de gauche à Berlin. Depuis 1990 et légalisée ensuite, cette maison anarcho-féministe, Queer, FLT, a développé un véritable espace de vie à part entière.

Première alternative : fuir le capitalisme (faut courir vite). En créant des commerces autogérés (librairie alternative, bar collectif), les occupantes se battent “contre l'aliénation multiface et omniprésente et les processus de normalisation du système capitaliste” (rien que ça...). Leur lieu n'est donc pas reclus, ou fermé sur lui-même, il est même régulièrement ouvert à travers ses commerces, mais également à travers des événements de quartiers se tenant au sein même de la maison (brocantes, concerts, marchés...).

En plus de l'autonomie de chacune, l'organisation collective se base sur l'horizontalité (“il faut accepter les lenteurs de chacune”), la solidarité (mutualisation des ressources, et ouverture de la maison à des personnes en difficultés), et, last but not least, la non-mixité, qui va permettre de remettre en question les rôles stéréotypés attribués aux femmes. Un beau programme, plein de promesses et d'espoirs : c'est le féminisme en action. Le squat devient l'outil permettant d'être “soi sans être son genre. Parce qu'à partir du moment où il n'y a pas d'hommes, les rôles, ils sont complètement détruits”.



Le squat du Liebigstraße 34 avant l'expulsion de 2020

Et c'est profondément ça l'utilité de ce genre d'initiative, montrer que c'est possible, et même plus : vivre le possible. C'est le féminisme qui s'applique. Et ce qui est révélateur, c'est qu'il en faut peu au final, c'est plutôt simple : l'habitat peut être militant, simplement par la mise en réflexion collective des règles implicites imposées par le patriarcat et le capitalisme. En habitant, en vivant, on milite, c'est ce que j'aime dans le féminisme.

Après un tel article, et ces beaux mots, vous devez tous.tes vous dire, et bien qu'est ce que tu attends ? Pourquoi tu ne vis déjà pas dans un squat ?? Et bien figurez vous que je me pose la même question... ■

Aziliz AUBIN KERZERHO, depuis Potsdam

Royaume-Uni

Le féminisme dans le milieu universitaire britannique: entretien avec les associations étudiantes qui sensibilisent tout un campus

Quand on pense féminisme britannique, on pense immédiatement au mouvement des suffragettes qui est venu consacrer le droit de vote des femmes en 1928. Mais le féminisme se manifeste toujours au Royaume-Uni, et à notre époque ses formes sont diverses. La première qui nous a sauté aux yeux en tant qu'étudiants c'est la place du sujet à l'université, et l'appropriation de celui-ci par les jeunes. On a en effet pu constater que les principaux discours prônant l'égalité entre les sexes et les droits des femmes, et que nous voyions au quotidien, provenaient des associations étudiantes, qui sont très actives sur le campus et les réseaux sociaux. Nous avons pu poser quelques questions aux membres de ces dernières, à savoir la Feminist Society et la Angel Society, afin de mieux comprendre leur organisation, ainsi que leurs difficultés et motivations.

NB: Les deux associations ont été interviewées séparément, avec des questions globalement similaires.

TW: violences sexistes et sexuelles (viol), "spiking" (drogue), IVG

Commençons par une présentation. Qui êtes-vous et quel est votre rôle dans l'association?

Ellie : Je m'appelle Ellie, je suis étudiante en 2e année de Droit et je fais partie du comité de la Angel Society en tant que chargée du "welfare", du bien-être des membres. La Angel Society est une branche universitaire du réseau des Urban Angels, qui est plus largement une communauté sur les réseaux sociaux. On promeut la solidarité et le soutien entre femmes, la sécurité dans et en dehors du campus, et de façon générale on donne des conseils et on essaye d'être un soutien au quotidien pour les filles.

Mon rôle en tant que Welfare Angel c'est en gros de garder un oeil sur tout le monde lors des évènements, d'essayer les mettre les filles à l'aise en venant leur parler si elles sont un peu en retrait, et de façon générale d'être là si elles ont besoin de parler d'un problème lié à l'université ou autre. Je ne suis pas thérapeute, et les femmes ont tellement de difficultés différentes que je ne suis pas apte à tout gérer, mais je peux au moins les écouter et les orienter dans la bonne direction en leur indiquant des organismes ou associations spécialisées si besoin.

Kira : Je m'appelle Kira, je suis la présidente de la Feminist Society à l'Université d'Exeter.

Emily : Je suis Emily, je m'occupe de la communication de la société. Toutes les deux sommes en charge de l'organisation des évènements, les campagnes que nous menons, et tout ce qu'il y a de féministe qui se déroule à l'Université.

Quelle est la principale préoccupation de votre association en ce moment?

Ellie : On est une toute nouvelle association, on existe depuis Septembre alors cette année on essaye de créer une base plus qu'autre chose, en allant à la rencontre des étudiants et en se faisant connaître un peu pour créer une communauté, mais l'année prochaine je pense qu'en grandissant un peu on pourra faire plus de choses. Avec l'asso on voulait vraiment créer des liens entre les gens, construire une communauté de femmes où tu te sens bien et tu n'as pas à te prendre la tête. Et c'est super de pouvoir faire tout ça en s'assurant que tout le monde soit en sécurité et en confiance, par exemple pour les soirées karaoké on a toujours notre propre espace réservé aux membres de l'asso pour éviter les inconnus, où tout le monde peut profiter et être soi-même.

Kira: La première chose sur laquelle on travaille en ce moment c'est améliorer la sécurité sur le campus et à Exeter. On a récemment lancé une enquête pour obtenir le ressenti et les réflexions des gens à propos de choses sur lesquelles l'Université ne va pas dans la bonne direction, les choses qu'elle fait bien, les zones à problèmes autour du campus comme les endroits mal éclairés par exemple, et ce que les étudiant.e.s aimeraient voir pour améliorer cela et leur permettre de se sentir plus en sécurité.

Emily : Dans une plus large perspective, le principal objectif de la société est de diffuser le féminisme, de montrer aux étudiant.e.s comment le féminisme peut leur être bénéfique.

On mène beaucoup de groupes de discussions et ce genre d'évènements pour que les gens discutent des problèmes que rencontrent les femmes, et des problèmes qui leur tiennent à cœur personnellement. En gros, garder le féminisme dans la tête des étudiant.e.s.

Y a-t-il eu un déclencheur pour créer l'association, ou bien pour que vous la rejoigniez?

Ellie : Comme je l'ai déjà dit, on est une toute nouvelle association, mais l'idée de base vient des Urban Angels qui sont une communauté sur les réseaux et où tu as vraiment ce sentiment de solidarité. L'asso d'Exeter a été montée par Kate et Annabel (qui sont membres des Urban Angels), elles ont fait un peu de promo cet été via les réseaux sociaux pour recruter les membres du comité et c'est comme ça que j'en ai entendu parler. Elles m'ont parlé du rôle de welfare et depuis j'y suis ! Les filles sont toutes adorables et elles pensent qu'on peut améliorer un peu les choses. J'aime le fait d'étendre cette communauté et de la faire passer au concret, à la réalité au-delà du virtuel, je voulais vraiment faire partie de ça parce que j'ai le sentiment que mes expériences avec les abus sexuels et le "spiking" (*droguer une personne à son insu) pourraient aider quelqu'un, faire en sorte que la personne se sente moins seule et réalise que ça ne devrait pas être normal mais que ces choses là arrivent, que c'est commun en un sens.

Kira : Je crois, personnellement, que le féminisme est une chose dont j'ai toujours eu conscience sans vraiment beaucoup y réfléchir avant d'arriver à l'Université.

J'ai intégré la société en première année parce que mes colocataires y étaient déjà impliquées, et je les ai suivies simplement. Et puis j'ai fini par rejoindre le bureau en deuxième année, et c'est actuellement ma deuxième année en tant que membre du bureau.

Emily : Je crois que, pour moi, j'ai toujours été d'une certaine manière une féministe, même pendant la primaire voire même la maternelle, même si c'était pas forcément dans le sens politique. C'était plutôt une affaire d'égalité de genre, la place qu'on occupe, les choses de ce genre... Concernant les raisons de mon adhésion à la Feminist Society, j'ai pris part à des événements qu'elle organisait pendant ma deuxième année comme les groupes de discussions, et j'ai réalisé que jusque-là je manquais de cet endroit où je pouvais discuter de problématiques féministes, et je me suis vraiment sentie écoutée. Je me suis dit que je pouvais être utile à l'équipe, et répandre le message.

Quelles sont pour vous les principales façons d'agir, quels événements organisez-vous ?

Ellie : Chaque semaine on organise une "hot girl walk" pour promouvoir le bien-être et permettre aux gens de faire des rencontres, mais on fait aussi des sorties plage, cinéma ou café et même des soirées karaoké. On fait parfois des welfare drop-in sessions, où je reste assise à la bibliothèque pendant 3 heures et tout le monde peut venir me parler de n'importe quoi s'ils en ressentent l'envie. On a également participé à des marches comme Reclaim the night, et on organise des événements avec des levées de fonds pour des associations caritatives comme la Devon rape crisis.

On soutient beaucoup de causes différentes comme la précarité menstruelle, les violences sexuelles, tout ce qui représente un problème majeur pour nous et pour les femmes, on les soutient de la façon la plus inclusive possible.



La marche Reclaim the Night en 2023 à Exeter, menée par des étudiantes et associations féministes

Kira : Le truc qu'on fait le plus sont les discussions de groupes. On essaie de le tenir aussi régulièrement qu'on le peut, en prenant en compte évidemment toutes les deadlines et les travaux à rendre, etc.. On a dû justement ralentir un peu le rythme, mais on tient un groupe toutes les deux semaines de manière générale. On a tendance à revoir les mêmes visages, les mêmes personnes qui reviennent, ce qui fait vraiment plaisir parce que ça nous dit qu'ils nous apprécient et apprécient le travail qu'on accomplit.

Emily : Un autre aspect de l'association c'est d'étendre notre portée. On est toujours enthousiastes à l'idée de travailler avec les autres sociétés du campus, même si c'est exclusivement sur les problématiques des femmes. Ça permet de mettre des gens en lien avec la société et d'étendre notre impact. On fait un mix, comme on l'a dit, de groupes de discussions politiques, et de l'autre côté on mène beaucoup d'événements pour construire une communauté, des événements de charité, des ateliers créatifs et artistiques.

L'idée est d'amener au public le féminisme politique et de former une communauté créative tous ensemble. Par exemple, durant les dernières années, on a organisé une discussion autour de l'expression sexuelle, des ateliers de poésie et d'art, et des levées de fonds avec par exemple UniBoob, et des événements plus larges avec Reclaim the Night et la campagne qui allait avec.

Lorsque vous organisez des événements, avez-vous en tête de ne pas être trop perturbateur.trice.s pour ne pas choquer ou pour respecter le cadre universitaire?

Ellie : Pour ce qui est des événements on fait un peu comme on veut sans trop penser à l'université, mais en vérité je ne pense pas qu'on irait faire des énormes manifestations ou quoi parce qu'on est pas politiques, on essaye d'être les plus inclusives possible et on accepte les opinions de chacun. On est juste des filles sympas qui s'amuse, on fait des sorties ensemble et on se soutient, on n'irait pas faire quoi que ce soit de perturbateur, sauf si c'était vraiment nécessaire face à quelque chose de grave comme l'interdiction de l'IVG aux USA, là évidemment on agirait.

Emily : Il y a une limite à ce qu'on peut faire en tant que société affiliée à l'Université. Par exemple, quand on a travaillé sur la première campagne pour la sécurité nocturne, on nous a dit d'une manière assez explicite que la Guild ne nous soutiendrait pas dans nos actions disruptives, tout ce qui se trouverait à la limite de la loi. On essaie d'être aussi publiques que possible, notamment avec la campagne Reclaim the Night,

on a fait des pancartes, on a fait des ateliers. Donc le fait d'être une présence visible est clé, le fait d'être une présence disruptive est quelque chose que certain.e.s d'entre nous aimerait voir, mais dans le cadre de l'Université c'est bien plus difficile d'être aussi activistes que certain.e.s de nos membres aimeraient.

Kira : Exactement et je crois que, quand il s'agit d'être disruptif, notre implication a le potentiel de repousser des gens. Ce n'est pas ce vers quoi on veut aller, on ne veut pas repousser les gens, on cherche à les attirer, à les faire s'impliquer. Comme Emily l'a dit, être visible, être publiquement présent, sans chercher à être disruptif, car cela peut envoyer le mauvais message parfois.

Faites-vous face à des difficultés?

Kira: Je pense que la principale difficulté qu'on a c'est de toucher de nouvelles personnes et de les amener à interagir avec la société. Ça a été très difficile de comprendre ce qui fonctionne, parce qu'on essaie d'adopter une approche différente cette année par rapport aux précédents bureaux, mais il semble que les gens n'ont plus vraiment la motivation de s'impliquer, ce à quoi il a été difficile de s'adapter.

Emily : Oui, l'une des principales différences entre nous et les autres associations de femmes sur le campus c'est que nous sommes ouvertement politiques, on fait campagne, on essaie d'aller au coeur du problème, et à mon avis certain.e.s étudiant.e.s sont un peu effrayé.e.s par l'étiquette politique, activiste. Ça fait que fidéliser les membres est assez difficile, et on voit un peu toujours les mêmes gens à chaque fois, bien qu'on essaie d'élargir notre audience, par exemple auprès des hommes et des minorités.

Souvent, c'est plutôt des amis d'amis qui viennent, plutôt qu'une sorte de croissance naturelle, et on adorerait voir de nouvelles personnes. On ne peut pas faire des groupes de discussions avec les mêmes personnes à chaque fois, ils finiraient par devenir improductifs. Essayer d'atteindre les gens en dehors de la société et de diffuser notre message, sans effrayer ceux qui ne veulent être étiquetés féministes, a été l'une des principales choses qu'on a fait cette année en particulier.

Kira : J'ai quelques amis hommes qui sont venus à quelques événements maintenant, mais ils m'ont franchement dit : « Si tu n'étais pas membre du bureau, je ne serais jamais venu. » Ils avaient déjà rejoint la société, mais ils ne se sont impliqués réellement que parce que j'étais là. Donc c'est une bonne chose de voir qu'ils apprécient être là, mais encore une fois on en revient au problème d'attirer de nouvelles personnes.

Avez-vous constaté un changement depuis que vous avez rejoint l'association? Y a-t-il des obstacles à ce changement?

Ellie : Encore une fois on est présentes depuis très récemment, mais déjà les autres assos sont là depuis plus longtemps et se sont développées au fur et à mesure. Leur existence à Exeter a clairement posé les bases pour que nous-mêmes existions, sans la Feminist Society, celle contre le cancer du sein ou même celle contre la précarité menstruelle on aurait eu aucune chance je pense. Elles portent toutes des messages importants, et j'ai l'impression qu'avec toutes ces assos les universités semblent plus ouvertes, que les femmes s'expriment davantage et sont de plus en plus écoutées, c'est bien.

Emily : C'est une question très intéressante. Je crois que pour moi, la qualité des événements et des discussions qu'on a organisés s'est définitivement améliorée. Essentiellement, on a doublé la fréquence de nos événements, et on a un plus gros impact. Concernant la perception du public, parfois on a le sentiment qu'on est là parce qu'on est la société des femmes. On est obligatoirement contacté.e.s quand il y a par exemple la Journée Internationale des Droits de la Femme, le Mois de l'Histoire des Femmes, alors qu'on aimerait voir ces problématiques et ces discussions étendues tout au long de l'année, et voir ce travail qui doit être fait avec nous parce que nous sommes une société politique avec un message clé, plutôt que nous ressortir à des événements juste parce que nous sommes la Feminist Society. Je ne suis pas absolument certaine que c'est un problème de perception, mais plutôt de comment les autres étudiant.e.s, les autres groupes nous voient. Je pense que notre message est assez souvent simplifié, ce que nous essayons activement de régler.

Kira : Oui, je sais que personnellement, à chaque fois que je rencontre de nouvelles personnes, ou que ça survient dans la conversation - « Oui, je suis la présidente de la Feminist Society » - les gens disent : « Oh mon dieu c'est trop cool ! », mais c'est parce qu'ils pensent à l'aspect communautaire de la société, pas son aspect politique. Je crois que souvent, on ne mentionne pas l'aspect politique dans les conversations. Ça se résume à des gens qui m'ont dit : « Ah oui, la Feminist Society, vous aimez les femmes. » Je veux dire, j'aime la communauté, mais ce n'est pas tout ce qu'il y a dans la Feminist Society. Le fait que ça a souvent été mis de côté a toujours été compliqué à gérer.

Sentez-vous que les étudiant.e.s sont investi.e.s dans l'association? Est-ce que vous diriez que, dans l'ensemble, iels sont intéressé.e.s par le féminisme aujourd'hui à l'Université ?

Ellie : On a eu beaucoup de bons retours sur nos évènements, de filles qui viennent parfois même seules et qui s'amuse et repartent avec des nouvelles amies. J'ai l'impression que la Angel Society a tiré le meilleur de beaucoup de mauvaises expériences, et notre communauté ne fait que grandir donc c'est sympa de se dire que de plus en plus de gens ont cette volonté de se soutenir mutuellement. A l'université j'ai déjà été reconnue par des gens que je ne connais pas du tout mais qui savent que je suis membre de la Angel Society, et il y a des personnes qui recommandent de nous appeler en cas de problèmes à leurs amies ou leur entourage, c'est sympa qu'ils passent le mot pour nous. On a même eu une fois une dame qui est venue avec sa fille de 12 ans à un de nos évènements parce qu'elle ne savait pas qu'on était une association étudiante!

Emily : Je pense que si on leur demande, iels diront oui, mais prendre une position active contre les inégalités de genre, ou même la conscience de soi sur la manière dont les inégalités de genre les influencent, comment le patriarcat les influencent dans certaines situations, comment il se mêle des opportunités d'emplois, de l'éducation, de la vie sociale, de la vie de famille... Quand on essaie de communiquer autour de cela, ce n'est pas qu'il y a une sorte de barrière, mais il y a besoin d'avoir cette conscience qui n'est pas forcément là présentement. Je crois que personne n'aime pas la Feminist Society,

parce que ce serait une position intéressante à défendre. En revanche, entre «je crois en l'égalité de genre» et «j'aimerais faire campagne, être activiste, être une voix pour ceux qui font face à des inégalités», il y a une ligne à franchir entre les deux d'après moi.

Kira : Je pense définitivement qu'on perd ça quelque part, mais je ne sais pas si c'est à cause de la mauvaise réputation que la Feminist Society a parfois. Par exemple, ma mère, à chaque fois que je lui parlais des choses qu'on faisait, qu'on organisait, elle pensait toujours qu'on était dans une attitude de détestation des hommes, alors que la motivation de la société c'est d'amener l'égalité. A l'Université, on a parfois ce genre d'opinion, dans le genre «vous voulez améliorer la situation des femmes sans vous soucier des hommes ». Je pense que ça peut faire beaucoup de dégâts, parce que le message de notre société n'est pas que les femmes sont meilleures.

Trouvez-vous difficile de mobiliser et d'impliquer les hommes ? S'investissent-ils ?

Ellie : Comme je l'ai dit, certains comprennent et d'autres non. Au sein de l'asso on ne voulait pas vraiment exclure les hommes parce que ça ne semble pas correct, mais en même temps parfois tu as vraiment besoin d'un environnement sûr parce qu'en tant que femme ou que non-binaire tu es vulnérable face à tant de choses, notamment à l'université... Donc c'est bien d'avoir ce petit espace. Et certains garçons sont vraiment adorables,

ils sont parfois super déçus de ne pas pouvoir venir aux évènements, tu aurais dû voir la tête de mon copain quand il a su qu'il n'était pas invité à la soirée karaoké, il était dévasté le pauvre (rires).

Emily : Comme on l'a mentionné plus tôt, quand on amène les hommes dans des groupes de discussions, ils se sentent un peu intimidés, en opposition avec les femmes, et c'est quelque chose qu'on essaie de régler, de rendre notre société aussi inclusive que possible. Mais parfois les gens voient la société comme exclusive, ce qui est intéressant. Donc quand on fait de la publicité sur nos réseaux sociaux, on précise que les évènements ne sont pas exclusifs aux membres, ils sont ouverts à tout le monde, de tous les genres, de tous les backgrounds. La participation n'est pas vraiment là, ce qui est un peu décevant, d'autant que dans d'autres universités britanniques, ils ont parfois des rôles spécifiques pour les hommes, qui font partie intégrante de la société. Je pense que c'est un grand accomplissement. Ce que nous avons fait jusque-là n'est pas encore à ce niveau. Si on faisait un rôle spécifique pour les hommes, les gens ne postuleraient probablement même pas. Ce n'est pas notre cause principale, mais on a effectivement mené des groupes de discussions sur la place des hommes dans la cause féministe. Les idées qui en sont ressorties étaient particulièrement intéressantes, justement parce qu'on a eu beaucoup d'hommes qui ont participé, mais sur le long terme peu d'impact. Et c'est cela qu'on recherche, qu'on ait des discussions qui incluent tout le monde. On ne peut pas achever l'égalité de genre sans qu'on ait les deux côtés qui participent.



Visuel pour les réseaux sociaux des groupes de discussion organisés par la Feminist Society

Sentez-vous que les étudiant.e.s sont investi.e.s dans l'association? Est-ce que vous diriez que, dans l'ensemble, iels sont intéressé.e.s par le féminisme aujourd'hui à l'Université ?

Kira : Je crois que j'ai été assez chanceuse avec les gens que j'ai rencontrés et avec qui j'ai interagi durant mes années à l'Université. Iels ont toujours été assez réceptifs aux valeurs auxquelles je suis attachée. On peut rencontrer des gens qui sont méfiants envers nous, du fait des choses auxquelles on croit, mais je ne pense pas en avoir fait l'expérience moi-même, ce qui est une chance je le reconnais.

Emily : Pareil de mon côté, j'ai été assez chanceuse de ne jamais être confrontée à des remarques ouvertement sexistes parce que je fais partie de la Feminist Society. Après, il y a forcément les conversations avec les « effets secondaires »... ? Je ne crois pas que ce soit le bon mot. Le côté plus social dans le fait d'être une femme,

comment on se fait couper la parole en classe, comment on n'a pas la même place dans le monde du travail, comment les clients nous traitent, comment les collègues nous parlent, comment on entend parler de relations, de sexe, de comment les gens s'impliquent dans des relations privées... C'est de ça qu'on aimerait parler, comment le féminisme peut faire le pont entre la sphère privée et la sphère publique. Si je ne me suis jamais faite klaxonner, ce n'est pas pour autant que je n'ai jamais été confrontée à des attitudes sexistes. Parfois c'est difficile de s'en rendre compte, mais ça m'a toujours impactée, d'une manière moins directe que ce à quoi les gens pourraient s'attendre de premier abord.

Ellie : J'ai eu quelques conversations où quand je disais que j'étais membre de l'Angel Society on me répondait "oh d'un coup je m'identifie comme une femme" ou "oh je peux venir avec vous je suis non-binaire" juste pour être entouré de femmes. C'est agaçant, on fait notre truc dans notre coin et on se retrouve moquées par des hommes, ils plaisantent sur la transsexualité et les non-binaires et après ils se défendent en disant qu'ils n'iraient jamais opprimer les femmes. C'est vraiment dégoûtant, tu mets tous tes efforts dans un projet pour qu'on se moque de toi. Heureusement ces gens là restent minoritaires, certains garçons sont très compréhensifs donc c'est vraiment mélangé, et il y a même des filles qui trouvent ce qu'on fait étrange.

Y'a-t-il des liens, des connexions avec la cause LGBTQ+ ? Pourquoi trouvez-vous pertinente l'alliance de la lutte pour les droits des femmes et celle pour les droits des LGBTQ+ ?

Kira : Il y a un lien étroit au niveau du message, surtout parce toutes les sociétés qui représentent des groupes marginaux sur le campus comprennent des personnes qui sont au moins dans deux bureaux différents. Donc souvent, les liens se font parce qu'il y a un.e membre en commun, ou bien que deux personnes sont de très bon.ne.s ami.e.s. En termes de représentation, c'est un peu une communauté fermée, ce qui peut être une des raisons du manque d'implication. Je ne crois pas que ce soit comme ça que cela devrait être perçu, bien qu'on ait définitivement des liens avec ces sociétés.

Emily : On a été assez chanceux.es au niveau des liens qu'on a avec les sociétés à gauche. On peut penser à la Labour Society, à la Queer&Bame, les sociétés de ce genre... On n'a jamais dit non à toute collaboration avec les sociétés de cette aile politique, et on a même toujours été enthousiastes à l'idée de travailler avec elleux, parce que c'est définitivement une manière d'amplifier notre message, plutôt que de se mettre en compétition avec elleux, ce qu'on veut vraiment éviter. On tient à entretenir cet environnement où les minorités peuvent être entendues par la cause féminisme, ce qui apporte toute cette idée d'intersectionnalité. On a cette connexion et on y tient.

Vous ne refusez jamais une invitation par les associations à gauche, avez-vous déjà été invité.e.s par certaines plutôt à droite ?

Emily : Elles ne sont pas fréquentes, et lorsqu'elles arrivent, il y a une tendance à ce qu'elles soient envoyées parce qu'ils ont déjà invités un certain nombre de personnes qui vont tenir un contre-discours, et du fait du statut de cette société iels n'ont pas été capable de trouver une personne pour tenir une position plus à gauche. Donc on a eu des sociétés qui nous ont invité.e.s à des discussions, je crois sur l'avortement, mais surtout sous un format d'invitation ouverte, pas vraiment consultée.



Quelques-unes des associations politiques présentes à l'Université d'Exeter

En revanche, s'il y avait une société qui était à droite, ou du moins moins alignée avec la base de membres de la Feminist Society, on serait à cent pour cent ouvert.e.s à l'idée de travailler avec eux s'il y avait une invitation claire pour une discussion ou un débat dans lesquelles les forces seraient équilibrées. Par exemple, où on ne débattrait pas avec un politicien ou un académicien, ce qui semble être souvent le cas :

des membres d'une société invités à débattre contre un.e indépendant.e. On pense qu'il y a là un déséquilibre. Les discussions sont au cœur de notre société, on ne veut pas couper court à toute voix d'opposition qui pourrait émerger. Cependant il y a des sociétés qui n'ont tout simplement pas envie d'interagir avec nous, et ce n'est pas qu'on leur a dit non.

Kira : La plupart du temps, on pourrait dire qu'on a pensé à nous en dernière minute. Pour cet événement, c'était assez évident qu'ils n'avaient pensé à nous inviter qu'assez tardivement dans leur préparation. On parle de ... 3 heures avant le début de l'événement. Je crois que ça peut être très intimidant d'être invité.e.s de cette manière par des sociétés avec lesquelles on n'a pas l'habitude de collaborer. A chaque fois que j'ai assisté à un événement qui suivait une ligne similaire, en tant que société opposée idéologiquement à la société organisatrice, iels se moquaient, nous ridiculisaient... Ça ne donne rien qui ne soit ne serait-ce qu'un tant soit peu productif, ça ne fait que nous décourager de collaborer avec elleux à l'avenir : « ce sont les gens qui se sont moqué.e.s de nous, plus jamais ».

Emily : Aussi, on ne ferait jamais la promotion d'un événement dans lequel on pense que nos membres pourraient ne pas sentir en sécurité. On est entièrement pour assurer des conversations audibles et intéressantes, cependant pour que cela arrive ça doit être fait selon nos termes et leurs termes mis en commun, pour que ça deviennent aussi intéressant que possible pour nous comme pour elleux.

Kira : Présentement, si on était invité.e.s à un événement la semaine prochaine pour parler de féminisme et que n'importe qui de notre société était invité.e à venir,

ce serait forcément un membre du bureau. On ne compte pas envoyer un.e de nos membres dans une telle situation.

Pensez-vous que l'université en fait assez, que ce soit concernant les cours qui sont proposés, la communication avec les étudiants sur ce sujet, le soutien des associations... ?

Kira : Je pense qu'il y a plus d'efforts qui sont faits. Il y a toujours de la place pour des améliorations, même beaucoup de place. Mais comme je l'ai dit, cette année – et je ne sais pas si c'est parce que j'ai les connexions pour le voir ou parce que je suis en lien étroit avec les changements qui se passent – il semble qu'il y a beaucoup de choses qui se déroulent, beaucoup plus de conversations qui se tiennent. C'est rassurant, mais ça montre aussi qu'il y a encore beaucoup de chemin à faire à Exeter.

Emily : Il faut penser à la manière dont l'Université et la Guild sont deux entités séparées. On travaille étroitement avec la Guild et on se sent soutenus par ses officiels dans la majorité des événements et des campagnes qu'on mène. En termes d'efforts de la part de l'Université en elle-même, je n'ai pas vu de progrès mais encore une fois je n'ai pas vu de recul, ou de haine ou quoique ce soit de ce genre. Mais c'est important de prendre en compte que ce sont deux choses différentes, et que alors qu'on se sent soutenu.e.s par l'une, on est quelque peu neutres vis-à-vis de l'autre.

Kira : Concernant les mesures de l'Université, je suis dans une position qui me permet d'affirmer qu'il y a la volonté,

c'est juste qu'ils semblent un peu hésitant.e.s à l'idée d'investir autant de ressources et de se questionner. On a des supporters, financièrement, sur les réseaux sociaux. Une aide financière de l'université, c'est ce qui pourrait vraiment nous aider à diffuser plus largement le message du féminisme, mais le lien n'a pas encore été parfaitement établi.

Emily : Concernant la sécurité, si vous pensez à des mouvements dans le passé, comme par exemple le mouvement Me Too, et le fait que les femmes ne se sentent généralement pas en sécurité dans les espaces publics, l'Université devrait être, à notre avis, l'endroit où les femmes devraient se sentir le plus en sécurité, le plus protégées. D'une certaine manière, les résultats sur ce sujet n'ont pas forcément rencontré les attentes, du moins selon notre propre expérience et celle que les gens nous ont rapportées.

Ellie : Concernant les associations je crois que l'université essaye d'intervenir au minimum, ils agissent uniquement quand il y a quelque chose qui ne va pas, ils sont assez rapides pour calmer certaines assos qui font des trucs pas autorisés (comme des bizutages par exemple). Par contre pour le reste ils agissent un peu plus. Il y a déjà eu des cas de viols dans les résidences universitaires, c'est horrible que ça arrive surtout dans ce cadre, sur le campus, et je pense qu'il y aurait dû y avoir plus de mesures pour empêcher que ça arrive, mais en même temps l'université ne peut pas faire beaucoup plus sans devenir trop restrictive. Je crois qu'ils font de leur mieux même si ça ne sera jamais assez, ils améliorent leurs services d'écoute et liés au bien-être, ils ont une patrouille pour assurer une meilleure sécurité du campus, les rues sont allumées le soir et il y a un bus de nuit, mais ils ne peuvent pas tout empêcher ou contrôler ce que font les étudiants.

CONSENT

IT'S SIMPLE AS TEA



"Make sure the unconscious person is safe, and this is the important part again, don't make them drink the tea...unconscious people don't want tea"

Extrait de la "tea video", qui est très utilisée dans le milieu scolaire britannique pour expliquer et vulgariser la notion de consentement

Concernant l'éducation j'ai l'impression que ça pourrait être un peu mieux, mais encore une fois ils ne peuvent pas tout prévenir et les gens qui étudient ici ne sont pas stupides, surtout en ce qui concerne le consentement.

Je ne sais pas comment c'est dans les autres pays mais au Royaume-Uni on a été très éduqués sur cette notion, tout le monde a vu la "tea video" à l'école,

donc c'est pas à l'université d'expliquer à des gens de 20 ans ce que c'est que le consentement alors que ces mêmes personnes font des études de médecine ou de droit, ils sont conscients de ce qu'ils font. Et même si l'université organise parfois des discussions ou des conférences, ils ne peuvent pas te forcer à y aller, en tant qu'étudiant tu fais ce que tu veux, donc les personnes concernées ne vont clairement pas y aller et vont juste te rire au nez.

J'ai l'impression que vous parlez librement des violences sexuelles dans le cadre universitaire, est ce que ce n'est pas considéré comme un tabou?

Ellie : Je pense que ça dépend vraiment des gens et des milieux, ce n'est jamais facile d'en parler.

Pour être honnête à la maison je n'en parlais pas, parce que la première fois que j'ai été agressée sexuellement j'avais 17 ans et je n'en ai parlé à personne, et c'est en suivant un cours de droit pénal à l'université que j'ai vraiment fait le lien, je n'avais pas compris que c'était un viol. Certaines filles sont allées voir la responsable du cours de droit pénal en lui disant qu'elles ne pouvaient pas continuer à étudier cette partie du programme et en demandant de ne pas être évaluées dessus, et la professeure l'a écarté de l'examen. Je me souviens elle était adorable, elle était tellement énervée, elle nous a dit qu'en 15 ans d'enseignement de cette matière il y a eu 1 garçon qui est venu la voir pour lui demander une exemption sur ce sujet, alors qu'elle a eu des centaines de filles qui lui ont demandé une dispense. C'était rassurant d'être reconnues et qu'elle accepte notre requête, mais quand tu y penses c'est tellement injuste. Je pense qu'ici ce n'est plus un tabou, au sein de l'association du moins ce n'est pas un sujet tabou, et que c'est important d'en parler pour ouvrir la porte pour d'autres thématiques aussi, et c'est bien parce que les femmes en ont juste marre de ce qui leur arrive.

Comparé à d'autres pays, pensez vous que le Royaume-Uni fait mieux ou moins bien en terme de représentation féministe, notamment à l'université ?

Ellie : Je ne sais pas trop comment ça se passe ailleurs mais j'ai l'impression qu'on est plutôt progressistes,

il y a pas mal de manifestations et contestations contre les violences sexuelles lorsqu'il y a des grosses affaires, et même dans les universités au niveau national il y a systématiquement des associations féministes, parfois des assos contre la précarité menstruelle, et maintenant il y a aussi les Urban Angels qui commencent à se développer. Évidemment on a aussi toutes les associations politiques ou d'opinions qui adhèrent et transmettent des idées féministes mais c'est plutôt du féminisme non-dit, surtout chez les libéraux. Pas chez les assos conservatrices par contre, il y a eu quelques controverses avec eux par rapport à leur positionnement sur la monoparentalité, comme quoi si tu es un enfant qui n'a pas de père tu vas forcément finir en prison en gros, ou même concernant l'avortement. Il y a une association "pro-life" ici (*anti IVG), je me rappelle je l'ai appris parce qu'ils distribuaient des tracts pendant la semaine d'intégration, j'en ai pris un parce qu'il y avait des stickers dessus qui représentaient un utérus et je croyais que c'était un truc "pro-choice", et là j'ai ouvert le tract et il y avait un dessin de bébé mort. J'étais en plus avec une amie qui venait d'avorter, on était assez choquées. J'ai le sentiment que parfois dans cette université certains utilisent la liberté d'expression comme une justification pour prôner leurs horribles opinions et dire ce qu'ils veulent, mais dès que tu appartiens à une minorité et que tu parles un peu fort de ce que tu penses ils te pointent du doigt et te rabaissent.

Emily: C'est très difficile à dire. Au moment du meurtre de Sarah Everard, je me suis dit que le Royaume-Uni se rassemblait autour d'une cause féministe. Les images, les manifestations, l'implication d'à la fois les hommes et les femmes,

c'était je crois un grand pas en avant, dans la sphère publique, dans les médias, dans l'illustration de l'impact que le genre a dans la société. Évidemment, la plupart des choses avec lesquelles on a interagi en tant que jeunes adultes c'était l'Université, essayer d'améliorer la pauvreté étudiante, la sécurité nocturne... On a vu beaucoup de discussions publiques.



Manifestations à Londres suite à la mort de Sarah Everard, une femme enlevée, violée et assassinée par un policier en mars 2021. L'affaire avait beaucoup choqué et fait le tour du pays, témoignant des failles au sein de la police britannique et relançant le débat sur l'insécurité des femmes.

D'un point de vue politique plus large, il y a eu une tentative je crois, mais au niveau de l'impact, on était en dessous de ce qui était espéré par les militant.e.s féministes. Je crois qu'on s'est un peu planté. En comparaison avec les autres pays, je crois que c'est assez difficile à juger, parce que les problèmes qui concernent le féminisme sont tellement larges, avec des impacts si nombreux...

On est très fort sur l'égalité de genre dans le milieu du travail, et d'un autre côté on est très mauvais sur la sécurité nocturne et publique. C'est difficile de comparer avec les autres pays à moins d'avoir les chiffres en face de soi.

Kira : Au niveau des changements qu'on a vu après l'affaire Sarah Everard, c'est rafraîchissant de voir que des efforts sont fait, mais c'est regrettable qu'ils aient eu besoin du meurtre de quelqu'un pour commencer.

Jusqu'à cette année, à l'Université de Rennes, il n'existait pas d'associations féministes, seulement un syndicat étudiant de gauche. Cela vous surprend-il ?

Emily : Je suis plutôt surprise. Ça dépend beaucoup de l'organisation du syndicat de gauche et d'à quel point il représente le point de vue des femmes. D'une certaine manière, avoir cette collaboration entre la gauche et les féministes est un avantage pour avoir une voix unie. Mais ne pas avoir une association féministe, ça peut refléter deux choses : soit on en n'a pas besoin, soit on en activement besoin et personne n'avait encore pris l'initiative.

Kira : Initialement j'étais surprise, mais je ne sais pas si c'est parce que nous en avons une à Exter. On n'est pas connecté.e.s à proprement parler, mais on est suivi.e.s sur les réseaux sociaux par beaucoup d'autres sociétés féministes d'autres universités britanniques. Donc je ne sais pas si ça c'est imposé comme une évidence dans ma tête qu'il devait toujours y avoir une société féministe partout.

Mais oui, en premier lieu ça surprend.

Emily : C'est comme une espèce de convention nationale ici, chaque université doit avoir son association féministe, son alliance féministe... Donc entendre ça, ça produit un mélange de déception et de curiosité. J'aimerais bien en apprendre davantage. ■

entretien recueilli par Salomé LEBRETON et Pierre SADOCC, depuis Exeter

Mexique

Récit d'une Marche pour les Droits des Femmes à Guadalajara

Vendredi 8 mars 2024, un jour comme les autres à Guadalajara. Des gens qui vont au travail, un trafic dense, un ciel bleu avec un grand soleil. Rien n'évoque un jour particulier, pour autant plus les heures avancent plus la ville se colore de violet et de vert (couleur de la lutte pour la garantie du droit à l'IVG). Des femmes de toutes générations commencent à occuper les rues, les espaces publics et à se diriger vers la place de la cathédrale. C'est d'ici que commence la grande marche pour la lutte des droits des femmes qui réunira au final plus de 50 000 manifestantes...

La voix des manifestantes

Les manifestantes se réunissent pour dénoncer les plus de 3000 féminicides que comptent le pays chaque année, elles sont ensemble pour lutter contre le système patriarcal qui empoisonne le Mexique, pour demander des avancées concrètes, pour endiguer le machisme inhérent à cette société. Pour « être le cri de celles qui ne sont plus là » comme le mentionne le slogan utilisé à de nombreuses reprises ce vendredi. Cette marche est particulièrement suivie depuis 2020,



La marche du 8 mars 2024 à Guadalajara, ici proche de la Plaza de Armas. Alors que les autorités attendaient 30 000 personnes, c'est finalement 50 000 manifestantes qui se sont réunies.

année où le pays avait connu une augmentation des féminicides et des violences conjugales à la suite des confinements successifs.

La présence d'El Bloque Negro : un féminisme radical en action

En arrivant dans le centre, outre les milliers de pancartes, les danses et les innombrables chants que scandent les participantes, une chose pourrait retenir l'attention de quelques un.e.s, l'absence d'hommes. En effet la marche est en grande majorité non mixte, et si les hommes sont tolérés sur les côtés ou dans le fond du cortège, à l'avant ils ne sont pas les bienvenus comme le montre l'attitude du Bloque Negro à leur égard.

«El Bloque Negro» est un mouvement féministe radical qui, face aux déceptions occasionnées par l'immobilité des gouvernements corrompus successifs, prône une lutte violente.

Si des avancées ont pu être mises en place comme le 6 septembre dernier où la Cour suprême du Mexique a légalisé l'IVG dans les 32 États du Mexique, celles-ci sont encore trop peu nombreuses. Au Mexique, les nombreux cas d'enlèvements, séquestrations et féminicides restent dans 95 % des cas impunis. Cet état de fait a poussé des milliers d'activistes à « prendre les armes » (comme elles le disent) et à créer le Bloque Negro. Un de leur fait le plus remarquable a été de s'emparer en 2020 d'un édifice public de la Commission Nationale des Droits de l'Homme à Mexico. Cet édifice a été converti en quartier général pour organiser leur mouvement mais aussi en refuge pour les femmes qui ont été victimes d'agression. L'édifice est surprotégé et aucun homme ne peut y rentrer. À l'intérieur, on retrouve un espace d'autogestion qui fonctionne en partie grâce à un péage illégal mis en place devant l'édifice. Leur plus grand ennemi (outre le gouvernement) est la police, qu'elles n'hésitent pas à attaquer quand elle passe dans le quartier. Cette attitude à leur égard vient de leur immobilité face à la situation des femmes du pays, mais aussi à leur participation à cette horreur. Les forces de l'ordre sont responsables de nombreuses violences à l'égard des femmes dans le quotidien et la méfiance qu'elles portent à leur égard s'est énormément renforcée à la suite des manifestations d'août 2019. Celles-ci faisaient suite aux accusations de viols commis par des policiers sur des mineures et qui avait pris de l'ampleur avec le hashtag #NoMeCuidanMeViolan, relayé massivement sur les réseaux sociaux.

Armées et cagoulées, elles souhaitent défendre leurs « sœurs » face à une police globalement très agressive dans les manifestations,

comme le montre celle du 9 novembre 2020 organisée à Cancun pour demander justice pour Alexis et où la réponse de la police avait été d'ouvrir le feu sur les manifestant.e.s.



Des manifestantes lors de la marche du 9 novembre 2020 pour protester contre l'assassinat de Bianca "Alexis", une jeune femme de 20 ans, à Cancun. Plusieurs femmes ont été blessées pendant la marche, dont deux journalistes, suite aux tirs abusifs des policiers.

Dans la seconde plus grande ville mexicaine, là où je vis, la marche est particulièrement suivie et restera dans l'ensemble pacifique. À l'inverse de nombreuses autres villes mexicaines comme Zacatecas ou particulièrement à Mexico, la capitale, où le mouvement Bloque Negro a une envergure plus importante. Le fait qu'il n'y ait pas eu de débordements est aussi tout simplement lié à la politique d'encadrement de la ville : elle ne met en position que des femmes, que ça soit des policières, pompières ou Samu qui abordent les couleurs du mouvement, mais qui regardent aussi les dégradations se faire sans intervenir pour éviter toute escalade. Ce mouvement est vu favorablement par la grande majorité des féministes de la marche qui crie lors des dégradations « Oui, ces féministes me représentent » ou « elle n'est pas seule, nous sommes avec elle ». La majorité des personnes que j'ai pu interroger m'explique aussi qu'elles sont celles qui les protègent, « elles sont la police qu'on devrait avoir ».

Elles sont celles qui les protègent dans un pays où la majorité des femmes envoient leur géolocalisation après 17h par crainte d'être enlevées. Elles sont celles qui encadrent la manifestation, très respectées elles veillent à son bon déroulement. J'ai pu le voir de mes yeux lorsqu'un enfant s'était égaré dans la manifestation. El Bloque Negro a arrêté la marche, invité les manifestantes à crier son nom, et sont passées au milieu du cortège qui s'est ouvert pour elles dans l'objectif de le retrouver, ce qui a bien heureusement été le cas. Les femmes qui participent à ce mouvement n'ont pas peur des répercussions car comme elles le mentionnent : « elles ont plus de chance d'être tuées par un homme que de finir en prison ».



Des membres du Bloque Negro immortalisées lors d'une manifestation à Mexico en 2022

De plus, comme le montre une étude de Cristina Palomar Vereza sur la maternité en prison, la majorité des prisonnières au Mexique (qui représentent 5 % des détenu.es) se sentaient mieux en prison qu'à l'extérieur car elles avaient à manger, elles étaient en sécurité car en sororité, le système patriarcal étant alors plus fort et plus oppressant dans la liberté. Pour finir, elles sont aussi soutenues par des personnalités politiques ou féministes influentes, comme la juriste Patricia Olmendi qui a fait inscrire la notion de féminicide dans la loi mexicaine.

Selon elle, la dureté de la situation actuelle pour les Mexicaines nécessite des moyens radicaux pour y faire face. Comme elle le dit « la génération précédente marchait en silence, celle-ci se lève, pille, casse et utilise la violence à son avantage ». L'absence totale de relais politiques, voire même la condamnation de militantes à la suite de jets de paillettes roses pour décrédibiliser la police, avait redoublé la violence des manifestations et la sensation d'un besoin de passer à une étape supérieure; comme le dit si bien Eréndira Derbez « Les paillettes, ça se balaye ; les murs, ça se repeint ; les choses, ça se répare. Alors que la vie et l'intégrité de nos corps ne se réparent pas... ».

Solidarité et Intersectionnalité : Le Féminisme mexicain dans un contexte global

Un aspect de cette marche qui pourrait être, à première vue, surprenant au vu de la distance avec le conflit est la grande présence de drapeaux palestiniens et les nombreux tags de dénonciation réalisés durant la manifestation. Si l'objectif premier est bien sûr de critiquer et de s'opposer aux horreurs commises, c'est aussi un moyen de soutenir les femmes du monde entier et de s'éloigner du « féminisme blanc eurocentré » qui a été sur-représenté durant la majeure partie du féminisme mexicain. En effet, voici plusieurs années que la remise en cause du féminisme « métis » est mise sur la table, notamment depuis le soulèvement Néo zapatiste du 1 Janvier 1994.

L'idée du métissage est très présente dans la société mexicaine,

il provient de son histoire et notamment d'un groupe d'intellectuels positivistes proche du dictateur Porfirio Diaz qui ont voulu, par ce mythe, faire disparaître les disparités de la société mexicaine pour construire une identité nationale unique. Le métis est alors identifié à la culture européenne et permet d'invisibiliser le racisme pourtant bien présent dans cette société et qui se manifeste encore aujourd'hui par le manque d'accès à la santé, à l'éducation et aux services de base dans les états à forte population indigène (Chiapas et Oaxaca notamment). Le féminisme a longtemps été marqué par cette idéologie et s'il a connu un développement très important au XXème siècle, ce n'est qu'à partir des années 90 qu'on assiste à un renforcement des féminismes « dissidents » entendus comme non hégémoniques, non métis ou lesbiens. Ces derniers souhaitent montrer au féminisme institutionnel l'existence de conditions différentes pour les personnes racisées. Ces « féminismes dissidents » militent pour la reconnaissance de plusieurs féministes, s'inscrivent dans les luttes post-coloniales avec la volonté de lutter contre le paternalisme des femmes « métisses » envers elles.

L'Émotion et la Détermination des Manifestantes

La marche s'est finie à l'obélisque des enfants héros plus connu sous le triste nom de « l'obélisque des disparues » (dû aux centaines d'affiches de disparues collées dessus), où de nombreux discours sont prononcés. Il ne faut pas oublier ce qu'engage cette lutte, et comme me l'a dit une manifestante :

« C'est un jour aussi très difficile, très fatiguant émotionnellement parce que tu entends beaucoup d'histoires, de témoignages horribles. » Beaucoup de personnes pleurent, nombreuses sont celles qui viennent avec un portrait de leurs filles, de leurs sœurs, de leurs amies... qui n'ont pas la « chance » d'être encore ici, victimes d'un système infâme qui n'a que trop duré.

Ce moment de solidarité et de résistance où les voix des femmes se font entendre à l'unisson, affirmant leur droit à la justice et à l'égalité n'est qu'une représentation d'une lutte globale. Si dans quelques semaines les routes, les murs, les devantures de magasins ne porteront plus les traces de ce mouvement ; dans le cœur des personnes présentent celui-ci ne cessera de croître, jusqu'à ce que justice soit faite et que leurs idées triomphent enfin. ■

Anonyme.
depuis Guadalajara

Mediathèque de la rédaction

Découvrez ici une sélection de films et livres que la rédaction vous propose. Toutes ces oeuvres suivent la thématique des luttes féministes et sont originaires de différentes destinations.

Les suffragettes

Sarah Gavron, 2015, Royaume-Uni

Film captivant qui retrace la lutte des femmes et pour le droit de vote au début du 20e siècle. Avec un casting exceptionnel, le film offre un regard puissant sur ce moment crucial de l'histoire des droits des femmes.

Riposte féministe

Marie Perennes et Simon Depardon, 2022, France

Les colleuses se mobilisent pour un seul objectif : lutter contre les violences faites aux femmes.

L'évènement

Audrey Diwan, 2022, France

Basé sur le roman éponyme d'Annie Ernaux, il se déroule dans les années 1960 et suit une jeune étudiante enceinte qui se bat pour obtenir un avortement clandestin dans un contexte où l'avortement était illégal en France.

Portrait de la jeune fille en feu

Cécile Sciamma, 2019, France

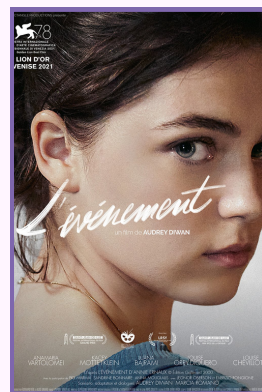
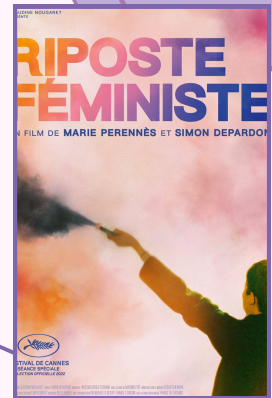
Il raconte l'histoire d'une peintre chargée de faire le portrait d'une jeune femme avant son mariage, mais qui tombe amoureuse d'elle. Ce récit subtil explore les thèmes de l'amour, de l'art et de la liberté à travers une relation interdite dans la France du 18e siècle.

Mustang

Deniz Gamze Ergüven, 2015, Allemagne, France

Turquie, Qatar

Il suit le parcours de cinq sœurs qui vivent dans un village en Turquie, confrontées aux restrictions imposées par leur famille conservatrice.



Le petit mot de...

Elise : *“le courage et l’audace des étudiantes à partir loin”*

En ce numéro spécial dédié à la lutte féministe, j’aimerais faire remarquer dans ce « mot de la fin » le courage et l’audace des étudiantes à partir loin de leurs repères pour plusieurs mois dans un pays qui aborde différemment cette question sociale, qui est malheureusement internationale. Alors oui en France de nombreux combats sont encore à gagner mais lorsque le sexisme nous frappe au visage la plupart d’entre nous avons nos proches et notre environnement de confort sur lesquels nous reposer. Pour ma part, cette expérience à l’étranger en Tunisie permet de me découvrir une nouvelle facette de ma personnalité plus sociable, intrépide et curieuse.

Finalement je crois que me rendre compte que je suis capable de partir à l’aventure seule en tant que femme, dans un pays où le rapport à la féminité est différent en comparaison avec la France, m’a fait réaliser à quel point je suis forte et donc que nous sommes fortes car je n’ai pu m’empêcher de penser à mes homologues étudiantes en Erasmus qui peuvent potentiellement vivre les mêmes doutes et craintes que moi.

Malheureusement je regrette de ne pas avoir pu écrire un article sur les femmes tunisiennes qui sont ici pour moi une réelle source d’inspiration et de réflexion concernant la lutte féministe universelle.

Ce numéro est sans doute le dernier pour nous les Erasmus de cette année 2023/2024 mais tous les membres du journal espèrent voir une passation pour les futures voyageurs et voyageuses de l’année 2024/2025. J’espère de mon côté que nous avons inspiré les futures étudiants et étudiantes qui souhaitent partir en mobilité que ce soit dans la rédaction des articles que dans la création de contenu médiatique sur nos réseaux sociaux !

Élise Gouvernec, depuis Tunis

L'équipe

Rédacteurs en chef ; co-responsables : Malo LAZE et Arthur HALLEY

Pôle photo : Matias CORNELOUP

Design site/web : Aziliz AUBIN KERZERHO

Communication : Guillaume PEPIN ; Elise GOURVENNEC ; Juliette LE GUIGUO ; Salomé LEBRETON

Relecture : Juliette LE GUIGO ; Lucie TORTELLIER ; Aziliz AUBIN KERZERHO

Mise en page : Salomé LEBRETON ; Arthur HALLEY

Pôle infos-relais : Astrid SICOT

Co-fondateurs : Arthur HALLEY ; Malo LAZÉ ; Guillaume PEPIN ; Matias CORNELOUP

Remerciements à

Bureau des Affaires internationales de la faculté de droit et de sciences politiques de Rennes 1 pour leur engouement quant à notre création et la communication naissante avec notre Bureau

l'Arespublica, le journal des étudiants en sciences politiques de Rennes 1, d'où notre nom s'inspire et qui nous héberge sur son site. De futurs renforcements des liens sont en réflexion !

l'Aresp, l'association rennaise des étudiants en sciences politiques pour son soutien et ses opérations de promotion de l'Eraspublica auprès des élèves

Christine Guillonnet, responsable pédagogique des L2 sciences politiques 2022/23 pour son soutien et sa contribution à notre motivation et notre détermination



eraspublica@gmail.com



[@eraspublica](https://www.instagram.com/eraspublica)

VOUS SOUHAITEZ
REJOINDRE LE
JOURNAL POUR VOTRE
ÉCHANGE 2024/2025 ?

CONTACTEZ-NOUS